



HAL
open science

Note de lecture de: Jankélévitch, Vladimir. Philosophie morale, Paris: Flammarion/Mille & Une Pages, 2019, in “ Notes de lecture ”, Carrefours de l’éducation, 2020/2 (n° 50), p. 217-220

Alain Panero

► **To cite this version:**

Alain Panero. Note de lecture de: Jankélévitch, Vladimir. Philosophie morale, Paris: Flammarion/Mille & Une Pages, 2019, in “ Notes de lecture ”, Carrefours de l’éducation, 2020/2 (n° 50), p. 217-220. Carrefours de l’éducation, 2020, 10.3917/cdle.050.0201 . hal-03349014

HAL Id: hal-03349014

<https://u-picardie.hal.science/hal-03349014>

Submitted on 25 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Vladimir Jankélévitch, *Philosophie morale*, Paris : Flammarion/Mille&Unepages, 2019, 1178 p.

Françoise Schwab a choisi de republier sept ouvrages de « philosophie morale » que V. Jankélévitch composa entre 1933 et 1967 : *La Mauvaise Conscience* (1933), *Du mensonge* (1942), *Le Mal* (1947), *L'austérité et la vie morale* (1956), *Le Pur et l'Impur* (1960), *L'Aventure, l'Ennui, le Sérieux* (1963) et *Le Pardon* (1967). Même si, pour des raisons éditoriales, *L'Ironie* (1936), *L'Alternative* (1938) et le monumental *Traité des vertus* (1949) ont été tenus à l'écart, ce groupement à la fois thématique et chronologique montre bien que c'est l'expérience morale, et non l'expérience de la durée, qui est le centre de gravité de toute l'œuvre. L'inspiration incontestablement bergsonienne de Jankélévitch a pu laisser croire l'inverse, et cette publication contribue à clarifier les choses.

Si cet imposant volume est accessible à tous les publics motivés, il convient toutefois de souligner, comme le fait d'ailleurs F. Schwab dans sa « Préface » mais aussi dans chacun des textes de présentation de ces sept livres, que l'écriture fluide mais singulièrement dense de Jankélévitch peut déconcerter les lecteurs contemporains plutôt habitués à des essais de sciences humaines ou de philosophie aux articulations plus nettes. À vouloir suivre au plus près les sinuosités d'une réalité mouvante, sans jamais plaquer sur elle des concepts préfabriqués qui risqueraient de la chosifier, Jankélévitch entraîne souvent son lecteur dans des analyses dont l'extrême finesse peut devenir paradoxalement un obstacle. Ce dernier devra donc prendre le temps de cheminer pas à pas, ou plutôt ligne à ligne, avec l'auteur, car toute tentation de survol, toute tentative d'anticipation ou de synthèse, lui feraient perdre le fil.

Dans *La Mauvaise Conscience*, texte fondateur de son œuvre, Jankélévitch réexamine à nouveaux frais une question de la philosophie pérenne, celle de l'inégalité de l'homme à lui-même. Depuis Platon, morale et métaphysique sont étroitement liées. La morale est fondée sur l'ontologie : pour savoir ce que l'on doit faire (et donc ce qui *doit être*), il faut savoir ce qui *est vraiment*. Mais l'homme, à la fois corps et âme, est rarement à la hauteur de lui-même. Aveuglé par ses besoins et ses passions, il ignore ce qui est bien ou juste, et confond les vertus sociales, par exemple, l'ambition politique, avec les vertus désintéressées, par exemple, la maîtrise de soi. Si Jankélévitch ne peut évidemment pas reprendre tel quel ce schéma puisqu'au XX^e siècle, après Nietzsche et Marx, les idées d'âme, d'immortalité et d'éternité apparaissent comme des illusions consolatrices, il fait pourtant de l'idée d'une inégalité de soi à soi, ou plutôt du sentiment de cette inégalité *qu'il saisit alors comme l'indice d'une sensibilité morale minimale*, le point de départ de ses recherches. C'est parce que nous pressentons que ce qui *est* n'est pas ce qui *doit être* que nous pouvons ressentir une sorte de « jeu » en nous, et que nous pouvons nous améliorer, voire nous dépasser. Mais ici, la définition de ce qui *doit être* et la détermination de ce que l'on doit faire restent en suspens et ne sont plus conditionnées *a priori* par quelque essence préexistante. Une telle perspective, d'allure existentialiste, pourrait sembler proche de celle de Sartre pour qui, comme on le sait, « l'existence précède l'essence ». En vérité, il n'en est rien puisqu'ici, c'est une impression *morale* naissante qui est première, et non l'expérience nauséuse d'une

contingence radicale de toute chose. C'est parce que le sujet éprouve d'abord un malaise profond, qui a pour nom « mauvaise conscience » ou « remords », que jaillit ensuite, malgré lui, la conscience douloureuse de l'absurdité de l'existence.

D'ouvrage en ouvrage, on perçoit alors l'effort continu d'un auteur qui, loin de s'en tenir à de simples déductions formelles ou transcendantales, n'en finit pas d'explicitier son intuition de départ. Il n'est jamais facile de décrire l'émergence du sens moral. D'où vient cette énigmatique sensibilité au Bien et au Mal qui semble déterminer les schèmes temporels eux-mêmes ? De quel instant inaugural, d'avant tous les instants mesurés par les horloges, relève-t-elle ? L'ironie et l'humour, par exemple, disent bien, chacun à leur manière, un écart entre ce qui *est* et ce qui *doit être*. Mais sont-ils pour autant deux symptômes d'une crise spirituelle ? Manifestent-ils le désespoir d'un esprit qui prend acte de sa finitude ou ne sont-ils que deux mécanismes de défense et d'adaptation prévus par l'évolution naturelle ? Phénoménologue lorsqu'il étudie l'humaine condition, celle de l'homme qui parle, souffre, ment, aime et hait, commet le mal ou choisit ce qu'il croit être le bien absolu, s'ennuie ou se passionne pour l'essentiel ou le superflu, pardonne ou ne pardonne pas, Jankélévitch n'entend toutefois pas construire méthodiquement, dans le sillage d'un Heidegger ou d'un Sartre, une herméneutique de l'être ou une onto-phénoménologie. Et si nombre de ses descriptions évoquent celles de moralistes comme Montaigne, La Rochefoucauld ou même Alain et Louis Lavelle, la question n'est jamais pour lui de s'en tenir aux apparences et aux convenances, même s'il s'agit néanmoins - puisqu'il y va d'une interrogation de fond sur la réalité des vertus - d'en tenir compte. En vérité, Jankélévitch fait feu de tout bois (en l'occurrence de son immense culture philosophique et littéraire, mais aussi musicale) pour donner à voir, en deçà des partitions académiques de l'histoire de la philosophie, une double genèse, celle du sens moral et du sens du temps. Habituellement, les philosophes opposent les notions-limite de *devenir* (processus se déroulant en deçà de toute représentation) et de *temporalité* (procès qui inclut une prise de conscience). Cette distinction, apparemment pertinente, les conduit pourtant à faire de la temporalité une sorte de représentation seconde et tronquée du devenir, et, par là même, ce qui est plus grave aux yeux de Jankélévitch, à réduire l'expérience de l'irréversibilité à une simple impression, certes constitutive de toute expérience humaine mais néanmoins épiphénoménale. Or, pour Jankélévitch - et c'est sans doute ce qui surprendra ici le lecteur - les trois extases de la temporalité (passé, présent et futur) ne sont nullement des constructions mentales mais apparaissent rétrospectivement, c'est-à-dire après la crise morale, comme les articulations objectives du devenir lui-même. Tout se passe comme si la faute, le malentendu, le mensonge, la trahison, le viol, le meurtre, etc., devenaient, une fois accomplis, éternellement, substantiellement, objectivement, *indéfaisables*, et donnaient ainsi au devenir sa flèche. Pour qui pense, dans un même élan spéculatif, la genèse de la conscience morale et celle du temps, il devient clair que c'est l'expérience *morale* de l'irrévocable, encore nommé « impardonnable » ou « imprescriptible », qui fonde et sous-tend l'expérience *psychologique* de l'irréversibilité. La frontière ne passe donc plus entre, d'un côté, un devenir *objectif*, et, de l'autre, une temporalité *subjective*, mais, à l'intérieur d'une temporalité englobante, entre le vécu moral de l'irrévocable, toujours premier, et le vécu psychologique de l'irréversibilité qui en découle. En arrachant le sujet à la torpeur initiale d'un devenir sans flèche (ce que Jankélévitch nomme la « demi-conscience »), l'instant de la faute, de l'émergence de la mauvaise conscience, du remords, etc., permet enfin le déploiement d'une temporalité authentique : le sujet découvre, à cause ou grâce à

l'événement « négatif » qui brise en un « avant » et un « après » le cours jusqu'alors innocent de son existence, que l'essence du temps est bien l'irréversibilité, et que chaque instant est unique, à la fois « première » et « dernière » fois.

Que l'entrée dans une temporalité authentique ait des allures de piège ou de « chute », et provoque, en tout cas, un sentiment de déréliction, c'est certain. Car le sujet ne découvre l'essence du temps que rétrospectivement, une fois née la mauvaise conscience et accomplie la faute qui le singularise. En ce point, on entrevoit d'ailleurs tout ce qui sépare Jankélévitch de Bergson (pour ce dernier, la découverte du temps réel ne présuppose pas de crise morale, même si elle requiert une torsion pénible de la volonté pour démasquer la confusion de la durée pure et de la trajectoire spatiale qui ne fait que la symboliser). Quoiqu'il en soit, Jankélévitch, qui a connu la folie meurtrière de la Seconde Guerre mondiale et de la Shoah, n'ignore évidemment pas qu'il reste permis de s'interroger sur l'*effectivité* de la prise de conscience morale qu'il met à l'origine de toute expérience authentiquement temporelle. Mais justement, tout l'enjeu pour lui est de parier sur cette effectivité. Que la conscience morale observable soit pure feintise (calcul d'intérêts) ou, au contraire, conditionne notre expérience de l'irréversibilité (et donc notre découverte de l'infinie valeur de chaque instant), il importe, de toute façon, de s'y intéresser, non seulement en professionnel de la philosophie mais surtout, aujourd'hui, en éducateur des futures générations.

Alain Panero, Université de Picardie Jules Verne (CAREF)